

Roald TAYLOR

LE MEURTRE DE L'ANNEE

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2017 – Tous droits réservés

CHAPITRE 1

J'AVAIS suivi les instructions à la lettre, pour une fois – peut-être aussi parce que, pour cette fois, ce n'était pas une quelconque administration qui m'enjoignait de les suivre. Non, c'était un type, une personne, un homme dans la foule – ou une femme ? Non, j'en doutais. Appelons ça une intime conviction. Pour ce que ça vaut d'habitude, évidemment...

Donc, j'étais arrivé dans ce troquet de la banlieue de N*** que je ne connaissais même pas. Le genre de taule que je n'aurais jamais fréquentée, de toute façon : *Au rendez-vous des amis*, tu parles d'un nom à faire pleurer ! Bon pour les retraités buveurs de gros rouge et tapeurs de carton. Et j'attendrais encore pas mal de temps avant de m'y mettre, croyez-moi !

Sitôt entré, j'avais donc présenté ma petite carte au barman – celle qui se trouvait dans le paquet reçu ce matin-même. Il m'avait fait un signe discret, puis s'était éclipsé dans la pièce du fond, défendue par une porte avec l'indication *PRIVÉ*, en se retournant une fois seulement. Pas difficile à comprendre : je devais le suivre.

La pièce était totalement obscure. Pas une fenêtre, pas une loupiote, même pas une veilleuse. C'est tout juste si on distinguait, à la lueur d'une sorte de veilleuse, une petite estrade placée devant quatre rangées de sièges, comme une sorte de petit théâtre ou cinéma privé. Le loufiat m'avait fait comprendre d'un seul geste : « *Attendez ici.* » Pas bavard, le mec ! Puis, il s'était éclipsé comme une couleuvre par la même porte, la seule sans doute de toute la pièce. Pas très heureux au fond, j'avais voulu essayer cette porte sitôt refermée : bloquée ! À tâtons, j'avais ensuite cherché un quelconque interrupteur. En vain.

Alors, je m'étais résigné à faire ce qu'il m'avait dit : attendre.

Pas longtemps.

La porte s'était rouverte sur deux silhouettes indistinctes. J'avais perçu :

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Pas un mot. De nouveau, le geste : « *Attendez ici.* »

Toujours aussi discret, le loufiat. Mais j'avais reconnu la voix de l'autre, ainsi que ses jurons habituels lorsque, moins patient que moi, il avait voulu s'escrimer contre la porte de nouveau bloquée :

– Sacrédié de sacrédié ! Il a tout refermé, l'ordure ! Putain d'enculé de...

– Toujours caustique, Crain !

Il se retourna tout d'une pièce dans ma direction – enfin, dans celle d'où provenait ma voix, qu'il avait lui aussi reconnue :

– Sacrédié ! C'est toi, Carver ?

– Puisque les présentations sont faites, on peut causer. Et d'abord se serrer la pince, non ?

Toujours à tâtons, même si nos yeux commençaient à s'accoutumer à l'obscurité, nos senestres se cherchèrent. Pas nos dextres, car celle de Crain avait été remplacée, trois ans auparavant, par une pince dissimulée dans un gant et dont, même ainsi, je ne me souciais

guère d'apprécier le contact. Crain le savait, c'est pourquoi il m'avait tendu sa main gauche. Nous nous saluâmes donc à la manière scoute.

- Sacrédié ! reprit-il. Qu'est-ce que tu fous ici, Carver ?
- Sûrement la même chose que toi.
- Ah ouais ? C'est-à-dire... ?
- Et toujours aussi méfiant, hein ? Bon, j'ai toujours joué franc jeu avec toi, tu le sais. Tu as reçu une carte d'invitation un peu spéciale de la part du *Rendez-vous des amis*, pas vrai ? Moi aussi. Elle était dans un paquet qui contenait 50 000 € en coupures de 50, pas vrai ? Moi aussi. Il y avait aussi une bafouille qui te disait de t'amener ici à 15 heures tapantes en présentant la carte au barman ? Pour moi aussi. Donc, pas de mystère, jusqu'ici.
- Ah ouais ? Tu trouves ? Ce loufiat de mes deux nous boucle dans une espèce de petit cinoche sans loupiote, il nous fait seulement signe d'attendre et puis... et puis rien ! À part ça, pas de mystère, hein ? Sacrédié de sacrédié de... !

Mieux valait le laisser chanter sa litanie sans l'interrompre. Quand il était lancé, il n'y avait pas moyen de lui clore le bec. Je le connaissais assez bien pour le savoir. Dix années de placard sont comme dix années à la Légion : ça crée des liens inoubliables.

Néanmoins, notre généreux commanditaire se faisait attendre... Que fallait-il supposer ? Une blague ? Non, elle reviendrait un peu trop cher au plaisantin...

Tout à coup, à une troisième reprise, la porte s'ouvrit, livrant cette fois passage à deux hommes. Comme mes yeux s'étaient peu à peu accoutumés à l'obscurité ambiante, l'un d'eux me sembla être le barman lui-même, reconnaissable à son tablier qui faisait une tache blanchâtre devant sa silhouette. Quant à l'autre... eh bien, sa silhouette à lui me semblait familière : j'avais la très nette impression de l'avoir déjà vu, souvent vu même... À quelle occasion ? Je n'allais pas tarder à m'en souvenir.

Effectivement, la lumière revint d'un seul coup. Ordinaire, sans grande puissance, elle nous fit cependant cligner des yeux. Pas longtemps. Devant nous, l'estrade où monta le barman. Le regard de Crain se tourna aussitôt vers lui. Pas le mien : je n'avais d'yeux que pour l'homme qui accompagnait le barman.

Je l'avais reconnu immédiatement, même s'il s'obstinait à rester assis derrière nous dans l'obscurité ambiante. Je n'eus pas le temps de lui adresser la parole : déjà, le supposé barman accaparait notre attention – enfin, nous entendions sa voix ! –, nous forçant tous trois à nous tourner vers lui, interrompant tout de suite les jurons renouvelés de l'ami Crain :

- Messieurs, je vous prie de vous taire et de m'écouter. Je ne suis pas réputé pour ma patience. Si ce que j'ai à vous dire ne vous intéresse pas, repassez cette porte, qui est maintenant ouverte, et allez-vous-en... sans oublier de laisser au bar l'enveloppe contenant votre acompte de 50 000 €, bien entendu.

Il avait le don de nous appâter, le bougre ! Un tel préambule suffisait amplement à capter l'attention de cet idiot de Crain. Quant à moi, c'était la stupeur qui me rendait muet.

Le barman enténébré poursuivit son discours. De toute façon, même s'il ne nous avait pas appâtés avec son fric, c'est sa manière de s'exprimer qui nous aurait obligés à lui accorder toute notre attention car sa voix n'était en vérité qu'un murmure, chuintant, un peu sifflant par moments, plutôt désagréable à écouter mais assez surprenant dans ses déclarations :

- Monsieur John Carver, d'origine canadienne. Condamné à 10 ans de prison en France pour un meurtre commis en état de légitime défense, non reconnue. Libéré au bout de 8 ans pour bonne conduite. Ne pense qu'à se venger de la justice en général. N'est-il pas vrai, Monsieur Carver ?

Je ne répondis pas. Trop stupéfait par ce que je découvrais, je devais d'abord permettre à mon cerveau de digérer toutes ces informations en le laissant tourner à au moins 6000 tours minute. Il m'était franchement impossible de parler.

Le barman poursuivit :

- Monsieur Jérôme Crain, Français. Condamné à 10 ans de prison pour non-assistance à personne en danger, après avoir été accusé de meurtre. Ne pense qu'à obtenir justice par lui-même contre celui qui l'a fait condamner. N'est-il pas vrai, Monsieur Crain ?
- Ça, c'est mes oignons, Monsieur Murmure ! se défendit Crain. Je suis plutôt fauché, j'ai accepté de venir ici à cause du flouze dans votre enveloppe. Alors, maintenant, il va falloir accoucher : qu'est-ce que vous nous voulez, sacrédié de sacrédié ?
- Un moment encore, Monsieur Crain. Après tout, je paie assez cher pour que vous n'ayez pas l'impression de perdre votre temps, n'est-ce pas ?

Crain grinça des dents et se le tint pour dit. Monsieur Murmure, puisque notre barman semblait accepter ce surnom, s'adressa alors au troisième d'entre nous :

- Monsieur Jacques Chevrier, Français. Condamné à 8 ans de prison pour le meurtre de son employeur, suite à une querelle. Libéré au bout de 6 ans pour bonne conduite. Souhaite se venger de la famille de son employeur, qui l'a fait condamner alors qu'il se disait victime de malhonnêteté et de violences de la part dudit employeur. N'est-il pas vrai, Monsieur Chevrier ?

L'interpellé acquiesça d'un bref signe de tête. Il semblait manquer de conviction... Mais inutile de brusquer le jeu. Pour l'instant, autant continuer à écouter Monsieur Murmure :

- Messieurs, je vous ai réunis ici connaissant votre passé...
- Vous le connaissez comment ?
- Je vous prierai de ne pas m'interrompre, Monsieur Crain. Je vous rappelle pour la dernière fois que je paie assez cher votre attention. Encore une remarque et vous êtes hors-jeu. Bien compris ?

Nouvel acquiescement rageur de l'ami Crain.

- Bien. Messieurs, je vous ai consenti une avance de 50 000 € pour vous amener tous ici. Je suis prêt à quadrupler cette somme si vous consentez à participer à un petit jeu...
- Quoi ! 200 000 € ? Sacrédié ! Pourquoi faire ? culpa Crain, incorrigible.

Monsieur Murmure voulut bien ignorer généreusement cette nouvelle interruption :

- C'est un petit jeu qui peut rapporter gros, en effet, poursuivit-il. Il s'agit pour chacun de vous de commettre le meurtre de l'année. Je m'explique : il s'agira d'un homicide parfait, qui ne fera soupçonner ni vous ni personne, parce qu'il sera exécuté d'une manière parfaite. Je veux que vous commettiez pour moi le meurtre le plus raffiné qui soit dans l'histoire du crime, le plus parfaitement exécuté dans l'histoire des assassinats les plus célèbres. C'est pourquoi la récompense est si généreusement calculée. Dans une semaine, vous reviendrez ici même pour me présenter votre projet. S'il me convient, je vous verserai 100 000 € d'avance, puis le reste après exécution. Si, par contre, vous n'avez pas réussi à imaginer ce crime hyper-sophistiqué, vous conserverez l'acompte de 50 000 € et nous en resterons là. Ce crime sera commis sur une personne dont je vous indiquerai le nom, les coordonnées, les habitudes de vie, etc., de façon à ce que vous puissiez lui appliquer en toute connaissance de cause votre idée de meurtre. Bien entendu, tous vos frais seront à ma charge : vous n'aurez qu'à m'en présenter la note, en fin de mission. Je vous informe par ailleurs qu'il vous sera impossible de me dénoncer : vous vous dénonceriez alors vous-mêmes, car vous avez été filmés depuis votre entrée dans cette pièce et vous savez que je connais par cœur tous vos pedigrees. Des questions ?

Non, aucune question : nous étions tous complètement sidérés et suffisamment renseignés !

Pendant ce long discours de Monsieur Murmure, Chevrier était demeuré impénétrable, tandis que Crain semblait assez surpris, tout comme moi-même : pendant qu'il débitait son laïus, notre supposé commanditaire déguisé en barman semblait parfois hésiter, comme s'il faisait un effort pour parler. Pourtant, il s'exprimait aisément, même dans son débit si particulier car toutes ses phrases semblaient couler de source, sans jamais hésiter sur les mots. Sa voix, en vérité, semblait plus assurée que son attitude : la voix et le ton d'un homme qui a l'habitude de s'exprimer en public, bien sûr ! Crain pouvait penser qu'il se forçait : on ne débite pas une litanie pareille sans effort de volonté.

Certes... mais moi, je comprenais comment il pouvait s'en rendre capable. Mon cerveau ralentissait ses tours-minute, de plus en plus attentif au fur et à mesure que divers éléments s'assemblaient en lui...

- Bien, Messieurs, conclut Monsieur Murmure en constatant que personne parmi nous ne prenait la parole. Je ne vous retiens pas davantage. Rendez-vous ici dans une semaine. Bonne journée et bonnes réflexions.

Nous sortîmes tous. Chevrier semblait le plus pressé car il partit sans se retourner, sans nous adresser le moindre mot. Pour ma part, je me sentais moi aussi assez talonné par mes propres pensées car je plantai là l'ami Crain, sans écouter ses expressions étonnées assaisonnées de ses jurons favoris.

J'avais mieux à faire car j'avais tout compris, tout deviné.

Enfin, presque...

Lisez la suite dans
Le Meurtre de l'année

À commander sur ce site